

Mandacaru, xiquexique
Coroa-de-frade et quipá
Macambira, unha-de-gato
Jurema et caroá
La beauté des épines
Qui ornent les chemins
Par lesquels j'aime marcher

Nêgo Bispo



Semer des mots

Dès mes premiers pas dans la vie, les anciens m'ont incité à écouter le chant des oiseaux et les bruissements de la forêt. Je perçois l'environnement dans lequel j'ai fait mes premiers pas comme l'une des bases de lancement de ma trajectoire. Un souvenir merveilleux de ces temps-là, qui palpite encore, c'est celui de me réveiller au chant de cette nuée d'oiseaux qui me prévenait des conditions météorologiques du jour.

Les oiseaux nous annonçaient s'il allait pleuvoir, s'il y aurait du soleil ou si le ciel allait rester nuageux. Grâce à leurs indications, avant même de me lever, je me faisais déjà une idée de la journée qui m'attendait. Une autre pulsation des souvenirs d'enfance, c'est le chemin vers la *roça*²¹. Nous la parcourions en compagnie des générations plus âgées, la génération mère et la génération grand-mère. Nous entendions les sons de la forêt, issus du mouvement du vent et des eaux des ruisseaux, des rivières et des cascades, selon les endroits par où nous passions.

Sur le chemin vers la *roça*, les oiseaux perpétuaient leurs chants, fêtaient l'abondance qu'ils avaient trouvée en picorant les fruits des arbres. Ils nous parlaient aussi d'autres vies qui passaient tout près à ce moment-là, soit pour une question de sécurité et de protection, ou seulement pour nous

21. Parcelle de terre cultivée de manière traditionnelle et manuelle, souvent sur brûlis, destinée principalement à la culture de subsistance (et sur laquelle on plante du manioc, du maïs, des légumineuses, des tubercules, etc.). (Toutes les notes de bas de page sont des notes de traduction.)

prévenir que les alentours étaient peuplés d'autres présences. Voilà les souvenirs récurrents vers lesquels je reviens toujours dès que je me heurte à un obstacle au cours de ma marche. C'est là que je me ressource, c'est là que je reprends pied, avec, maintenant, une force plus grande qui franchit les obstacles et me permet de poursuivre ma route.

Viennent encore vibrer les souvenirs des petits matins dans une maison construite en matériaux locaux, dont une partie du toit était faite de tuiles en argile crue et l'autre de paille et de bois. La pièce où nous dormions se situait dans la partie de la maison érigée en adobe avec la toiture de tuiles. Comme le climat se faisait plus doux la nuit, c'était là l'espace adéquat pour dormir.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, malgré le risque de prendre feu, c'était dans la partie de la maison aux murs en torchis et au toit de paille que se trouvait la cuisine, précisément parce que la paille et le pisé sont thermiques. La chaleur s'y accumulait moins durant la journée, et c'était là qu'on allumait le fourneau à bois. L'autre pièce, au toit de paille et aux murs faits de perches sèches, était consacrée aux activités collectives comme le tissage, car l'espace où l'on tissait devait être bien ventilé. Notre architecture était adaptée aux activités pratiquées au cours de la journée, chacune dans son espace.

À mes 10 ans, j'ai commencé à m'occuper des bœufs, à les discipliner. C'est ainsi que j'ai appris que dresser et coloniser sont la même chose. Aussi

bien le dresseur que le colonisateur commencent par déterritorialiser l'être concerné en brisant son identité, en l'arrachant à sa cosmologie, en l'éloignant de ce qui lui est sacré, en lui imposant de nouveaux modes de vie et en lui assignant un autre nom. Le processus de dénomination est une tentative d'effacement d'une mémoire pour qu'une autre puisse être instaurée.

Il y a des dresseurs qui frappent et il y a des dresseurs qui caressent ; il y a les dresseurs qui punissent et ceux qui nourrissent pour inculquer une dépendance, mais ce sont tous des dresseurs. Et tout dressage a la même finalité : faire travailler ou faire produire des objets domestiqués et de satisfaction. Cependant, nous ne parvenons pas à dresser tous les animaux. Certains deviennent atrophiés physiquement – quand on exige d'eux un effort physique allant au-delà de leurs capacités. D'autres – quand ils reçoivent un choc mental violent – deviennent atrophiés mentalement.

D'une façon analogue, nous avons des personnes atrophiées : celles qui n'ont pas été dressées pour se soumettre au travail mais qui ne parviennent pas non plus à se débrouiller. Des personnes dressées pour ne pas avoir d'imaginaire, pour ne pas arriver à l'autogestion. Des gens qui n'ont pas appris à faire quoi que ce soit, ni appris à tirer quelque chose de ce qui a été fait. Des personnes atrophiées qui déambulent sans savoir où aller. Ou encore, des personnes qui ont été dressées et ont fini par être transformées

en une population de travailleurs itinérants, qui passe une saison dans le sud ou le sud-est du pays, en état de servitude salariale, et qui rentre.

Moi, comme je maîtrisais la technique du dressage, j'ai vite compris que, pour affronter la société colonialiste, à certains moments, « nous devons faire des armes de nos ennemis un moyen de défense », comme disait l'un de mes grands maîtres en la matière. Alors, pour transformer l'art de nommer en un art de défense, nous avons, nous aussi, décidé d'attribuer des noms.

Dans d'autres textes où j'ai transposé, de l'oralité vers l'écrit, les savoirs ancestraux de notre génération grand-mère, nous avons introduit certaines dénominations que les gens de l'université appellent des *concepts*. À partir de là, nous avons poursuivi la pratique des dénominations des manières d'être et des discours, pour contrer le colonialisme. C'est ce que nous appelons la *guerre des dénominations* : le jeu de contrecarrer les mots coloniaux pour arriver à les affaiblir.

Un jour, un chercheur du Cap-Vert m'a posé la question : « Comment pouvons-nous contre-coloniser tout en parlant la langue de l'ennemi ? » Et j'ai répondu : « Nous allons nous emparer des mots de l'ennemi, qui sont puissants, et nous allons les affaiblir. Et nous allons prendre nos mots qui sont affaiblis et nous allons les renforcer. Par exemple, si l'ennemi adore parler de *développement*, nous allons dire que le développement déconnecte, que le

développement est une variante de la cosmophobie. Nous allons dire que la cosmophobie est un virus pandémique et allons saper le mot *développement*. Parce que le mot juste est *enveloppement*²². »

Pour affaiblir le *développement durable*, nous avons parlé de *bio-interaction* ; au lieu de *coïncidence*, nous avons parlé de *confluence* ; au lieu de savoir *synthétique*, de savoir *organique* ; au lieu de *transport*, de *transfluence* ; au lieu d'*argent* (ou de *troc*), de *partage* ; au lieu de *colonisation*, de *contre-colonisation*... et ainsi de suite. Il a compris ce jeu de mots : « Tu as raison ! Introduisons plus de mots dans la langue portugaise. Des mots que les euro-colonisateurs eux-mêmes n'ont pas le courage de prononcer ! »

Pourquoi le peuple de la favela parle-t-il l'argot ? Les gens y remplissent la langue portugaise de mots puissants que le colonisateur lui-même ne comprend pas. Ils farcisent la langue comme on farcit de la saucisse. Et comme ça, ils parlent portugais devant l'ennemi sans que celui-ci comprenne. La favela a apprivoisé la langue, l'a ensorcelée. Il nous faut ensorceler la langue. Je peux dire que je suis sorcier, où est le problème ? Mais je suis sorcier et faiseur de miracles, parce que je suis polythéiste et que je peux agir tant par le miracle que par le sortilège.

J'ai semé les mots *bio-interaction*, *confluence*, *savoir organique*, *savoir synthétique*, *savoir circulaire*, *savoir*

22. Le terme *envolvimento* en portugais, traduit ici par « enveloppement », indique aussi l'idée d'engagement.

linéaire, colonialisme, contre-colonialisme... J'ai semé les graines qui étaient les nôtres et celles qui n'étaient pas les nôtres. J'ai transformé nos esprits en *roças* et j'y ai jeté une pleine calebasse de semences. Quand j'ai présenté ces semences, ces images, ces mots en germination, j'avais l'impression que le mot *bio-interaction* allait germer plus que les autres, si bien que je me suis efforcé d'agir dans ce sens. Mais ce qui est arrivé, c'est que le mot qui a le mieux germé a été celui de *confluence*.

Je suis convaincu que la *confluence* est l'énergie qui nous pousse au partage, à la reconnaissance, au respect. Une rivière ne cesse pas d'être une rivière du fait de confluer avec une autre rivière, au contraire, elle devient elle-même *et* d'autres rivières, elle se retrouve plus forte. Quand nous confluons, nous ne cessons pas d'être nous-mêmes, nous devenons nous-mêmes et d'autres – nous prospérons. La *confluence* est une force qui fait prospérer, qui augmente, qui amplifie. C'est là la mesure. De fait, la *confluence*, ce mot en germination, m'est venue dans un moment où notre ancestralité me portait dans ses bras. En réalité, elle me porte encore ! Je me sens dans les bras de l'ancestralité, et je veux partager cela.